Avant tout, je voudrais remercier Daniel Louvard d’avoir accepté de me remettre cette médaille et Thierry Philip d’avoir accepté de m’accompagner à cette occasion.

Je me sens profondément honoré par cette distinction. Tout d’abord, par ce que représente la Légion d’Honneur en termes de tradition, d’histoire, de transmission.

Recevoir cette médaille, c’est recevoir un témoignage de ma « terre d’accueil ». Je suis un double immigré. Parti d’Argentine pour l’Uruguay à l’âge de 6 ans, puis en France à l’âge de 12. Comme mes ancêtres espagnols au 18ème siècle, italiens au 19ème, juifs russes et polonais au 20ème, j’ai dû, avec ma famille, fuir le pays où je suis né. Nous sommes arrivés à Paris avec un billet « aller simple », un jour du printemps 1973. C’est une expérience marquante. La France m’a accueilli avec grâce. Et j’ai appris à aimer Paris, ses nuages bas, ses trottoirs gris. De mes premières années parisiennes, je garde le souvenir d’une adolescence passionnée et tourmentée, de la découverte de la politique, de l’amitié et d’une langue qui allait devenir la mienne (même si je la parle avec des fautes d’orthographe et je l’écris avec accent).

C’était une époque où les immigrés n’étaient pas encore tous dangereux. Ils le devenaient progressivement. Comme disait Pierre Desproges à l’époque, à Paris, dans certains quartiers dangereux, les arabes… n’osent plus sortir le soir. En 1980, la loi Bonnet restreint l’immigration et fait du séjour illégal un motif d’expulsion. J’étais illégal et j’avais 20 ans. Grâce à l’election de François Mitterrand en 1981, et grâce aux quelques années qu’a duré sa politique de tolérance et d’ouverture, j’ai obtenu des papiers de séjour et de travail, qui m’ont permis de rester en France, puis d’obtenir la nationalité Française en 1983. Je ne suis pas sûr que l’histoire de ma famille serait encore possible aujourd’hui.

Je suis éternellement reconnaissant à la France de nous avoir accueillis. Les relations d’un immigré avec sa patrie d’adoption sont toujours complexes, plus exigeantes que celles avec sa patrie de naissance, qu’on ne choisit pas, et qu’on aime, comme par évidence. Que la France me distingue aujourd’hui me touche d’autant plus profondément.

Mais ce n’est pas moi seul qui reçois cette marque de reconnaissance. C’est une équipe, sans qui nous n’aurions pas fait ce que nous avons fait. C’est aussi mes amis, mes collègues, ma famille, sans qui je ne serais pas qui je suis.

Une vie, c’est d’abord des rencontres, parfois courtes, parfois durables, toujours aléatoires. J’ai de ce point de vue eu beaucoup de chance. J’ai eu la chance, au lycée de rencontrer des amis qui m’entourent toujours. Et puis rapidement après avoir passé mon bac, j’ai eu la chance rencontrer Eduardo Pirotsky, qui m’a éloigné de la littérature (qui lui en est reconnaissante) et m’a conduit vers la biologie. Lors de mes premières expériences en laboratoire, j’ai eu la chance de rencontrer Hervé Fridman et Jean-Luc Teillaud, qui ont guidé mes premiers pas dans la recherche, Ira Mellman qui m’a enseigné à « parler avec la nature », et Daniel Louvard qui m’a fait confiance, et m’a appris le peu que je sais du travail en équipe.

Et enfin, j’ai eu la chance au cours de ma thèse, de rencontrer mon ami et compagnon de route, Christian Bonnerot, avec qui nous avons initié la construction de ce qui est aujourd’hui le département d’immunologie de l’Institut Curie. Cette aventure d’une vie aurait été impossible sans lui, et sans un groupe d’amis, aujourd’hui chefs d’équipe de l’unité, Olivier, Claire, Ana, Philippe, Clotlilde et les autres. Je vous suis profondément reconnaissant. Vous côtoyer renforce tous les jours ma confiance en l’humanité. Et puis bien sûr, les dizaines, centaines probablement, d’étudiantes et d’étudiants, de post-docs, d’ingénieurs, de techniciennes et de techniciens, de gestionnaires, qui font ou ont fait partie du laboratoire : c’est vous qui méritez, avant tous autres, la reconnaissance de la nation.

Enfin, je voudrais remercier ma mère et mon père. Ils m’ont donné la liberté d’exister. Et aussi mes beaux-parents (et parent d’adoption) qui eux aussi me soutiennent et me supportent infailliblement. Et puis mon frère, mon semblable, mon premier ami. Mes enfants, qui sont tous les trois devenus de « belles personnes », qui me rendent fier. Et surtout, surtout, je voudrais remercier Laurence, ma compagne de toujours, et ma boussole dans la vie, sans toi rien ne serait.

Je suis à la fois profondément ému et profondément fier d’être ici, à vos côtés. Merci.